

En termes étymologiques, c'est le mot « bègue » qui apparaît en premier, au XIII^e siècle, formé à partir du verbe de l'ancien français « béguer », issu du néerlandais « beggen » (bavarder), qui a également donné le terme « béguéter », utilisé pour désigner le cri de chèvre en ancien français, et cousin lexical peu flatteur pour la parole du bégue. Puis à partir du terme « bègue » se forme le verbe « bégayer » (XIV^e siècle). C'est ce verbe qui s'est répandu au détriment du terme de l'ancien français « bauber ». Il signifie « parler avec un défaut de prononciation qui conduit à achopper sur une consonne et à répéter plusieurs fois la syllabe correspondante », d'abord avec un sens proche de « balbutier ». Et c'est enfin le mot bégaiement qui apparaît au XVI^e siècle, d'abord sous la forme « béguayement », dérivée du verbe bégayer. Au XIX^e et XX^e siècle, de nombreux termes scientifiques nouveaux apparaissent afin de décrire les troubles du langage : ainsi l'aphasie, pour décrire la perte totale ou partielle de s'exprimer par le langage et/ou de le comprendre, la dysphonie, pour décrire un trouble de la voix, etc. De même pour le bégaiement, le terme « dysphémie » apparaît, construit sur des racines grecques que l'on pourrait traduire par « trouble de la parole ». Ce terme reste cependant peu usité.

Aujourd'hui, l'acronyme « PQB », pour « Personne qui bégai » est de plus en plus utilisé, moins péjoratif que le terme « bègue », notamment parce qu'il ne réduit pas la personne à son trouble de la parole.

Mais bien avant que les termes tels qu'utilisés aujourd'hui n'apparaissent, le bégaiement est un trouble reconnu et décrit dès les débuts de la médecine : ainsi Hippocrate, en 377 avant J.-C., explique dans son traité de médecine que le bégaiement résulte, comme d'autres troubles de la parole, d'une « perturbation » des quatre « humeurs ». Aristote s'y intéresse également, le bégaiement étant causé selon lui par une anomalie de la langue. Nous reviendrons ultérieurement sur les différentes théories qui ont tenté d'éclaircir les causes du bégaiement (cf. question 30).

Parallèlement, de nombreuses tentatives de traitement se sont succédé (cf. question 6). En France, à l'initiative du Docteur Colombat, s'ouvre en 1829 « l'Institut orthophonique de Paris » destiné en particulier au traitement du bégaiement. En 1947, la Sécurité sociale accepte de participer à la prise en charge des traitements du langage et du bégaiement.

Quelles sont les représentations du bégaiement dans les arts ?

Dans la littérature, l'évocation du bégaiement par le biais de divers personnages n'est pas rare. Ainsi dans l'œuvre de Lewis Carroll, lui-même bègue, on retrouve dans *Alice au pays des merveilles* le personnage du dodo, en référence aux difficultés de l'écrivain, de son vrai nom Charles Dodgson, à énoncer son nom de famille ; dans le recueil de nouvelles *Une histoire embrouillée*, un des personnages se nomme Balbus, allusion à l'origine latine de bègue.

Dans *Voyage au centre de la Terre*, Jules Verne fait du savant Otto Lidenbrock, l'obstiné meneur de l'expédition, un bègue, comme si son acharnement à descendre toujours plus en profondeur n'avait d'égal que sa lutte contre les mots rétifs à l'énonciation.

La saga *Harry Potter* compte également un personnage bègue, le professeur Quirrell, intelligent et rusé, qui joue de son bégaiement et de ses tics associés pour se construire une image d'homme inoffensif et peureux.

Au cinéma, *Le discours d'un roi* de Tom Hooper, sorti en 2010, retrace une partie de l'histoire du roi George VI d'Angleterre. Dans ce film, la représentation du bégaiement est différente : il ne s'agit pas d'un personnage bègue de plus, dont la personnalité serait réduite ou masquée par son bégaiement ; il s'agit bien d'une « personne qui bégaye » (cf. question 1), en proie à l'appréhension et à la souffrance causées par son trouble ; le film permet aussi de se défaire de l'idée d'inexorabilité du bégaiement, en montrant le travail de thérapie qui permet finalement au roi, s'il n'en guérit pas complètement, de « faire avec » son bégaiement.

Dans *M*, le film réalisé par Sara Forestier, sorti en 2017, c'est pour une fois un personnage féminin qui bégaye, Lila, une jeune femme que le bégaiement a quasiment réduite au silence.

3

Quelles sont les croyances autour du bégaiement et des personnes qui bégaiement ?

Des croyances très ancrées perdurent autour des causes à l'origine du bégaiement. Ainsi, plusieurs études ont montré qu'une majorité de personnes attribuent une cause plutôt psychologique ou émotionnelle au bégaiement. Dans une enquête réalisée dans plusieurs pays, des croyances redondantes se retrouvent autour du bégaiement : par exemple que le bégaiement n'est pas héréditaire (en Belgique pour 70 % des personnes interrogées, en Chine pour 77 %, au Brésil pour 69,3 %, au Japon pour 65 %), l'origine neurologique du bégaiement étant par ailleurs peu évoquée (7 % des personnes interrogées en Belgique, 1,3 % en Chine, 11,1 % au Brésil, 13,2 % au Japon) au profit d'une origine psychogène ou émotionnelle (45 % pour l'étude belge, 14,7 % pour l'étude chinoise, 56,9 % pour l'étude brésilienne, 28 % pour l'étude japonaise).

Par ailleurs, les études ayant analysé les représentations des personnes qui bégaiement montrent qu'elles sont perçues plutôt négativement, avec des stéréotypes de tempérament plutôt péjoratifs : les personnes qui bégaiement seraient vues comme timides, anxieuses, nerveuses, introverties, parfois même comme moins intelligentes, et ce d'autant plus que le bégaiement est sévère ; d'un autre côté, les personnes qui bégaiement suivant une thérapie seront perçues de manière plus positive.

Le plus ancien des bègues célèbres est certainement le grec Démosthène, célèbre orateur et homme politique. Celui-ci était surnommé « Battados », dérivé de « battalos », qui signifiait « le petit bègue ». Dans cette civilisation grecque, où la parole tient une place prépondérante, Démosthène ne se décourage pas, malgré des échecs ; Plutarque rapporte que « lors de son premier contact avec le peuple, [...] il a la voix faible, la langue embarrassée, [...], ce qui empêche de comprendre le sens de ses paroles, travesties par une diction hachée ». Il travaille alors quotidiennement pour améliorer sa voix et sa parole, récitant par exemple des tirades entières avec des cailloux dans la bouche. Par la suite, ses plaidoyers politiques comme ses interventions à l'Assemblée sont convaincantes et marquent les esprits ; ainsi l'ancien « petit bègue » a su surmonter ses faiblesses pour devenir probablement le plus grand orateur de l'Antiquité.

Winston Churchill, semble lui aussi avoir souffert d'un bégaiement, qui se manifestait notamment dans ses prises de parole improvisées ; aussi prenait-il soin de préparer avec minutie ses discours et interventions, les mémorisant et conservant ses notes à portée de main. Il essayait également d'anticiper les questions ou les objections à ses propos afin d'éviter toute situation inattendue. Tout comme Démosthène, il eut à cœur pendant toute sa carrière de surmonter ses difficultés orales, convaincu de l'importance centrale du discours dans la carrière d'un homme politique.

On retrouve parmi les bègues célèbres de nombreux autres hommes politiques ou hommes de pouvoir : les rois de France Louis II, dit « Le Bègue » et Louis XIII, le révolutionnaire Camille Desmoulin, Theodore Roosevelt, George VI, dont nous avons déjà parlé (cf. question 2), ou encore François Bayrou, qui écrit : « J'avais huit ans, et tous les mots chantaient dans ma tête. Ce qui était facile devient difficile, ce qui était aisé devient bloqué, et l'on voit le souci dans les yeux des parents. »

Pourraient être évoqués également des écrivains célèbres comme Lewis Carroll, qui a mis en scène le bégaiement par le biais de certains de ses personnages (cf. question 2), et qui a lui-même souffert de sa parole ; le philosophe Aristote, décrit par un de ses contemporains, Timothée l'Athénien, comme « ayant la voix faible, un peu bègue » ; des scientifiques comme Charles Darwin ; des acteurs comme Bruce Willis, Julia Roberts, Marilyn Monroe, Gérard Depardieu.

Quelles ont été les premières définitions du bégaiement ?

Le bégaiement a été identifié très tôt, dans l'Antiquité, comme un trouble à part entière (cf. question 1), Hippocrate lui consacrant un article dans son *Traité de médecine*.

Aristote s'est également intéressé aux troubles du langage, initiant une classification déjà très moderne, distinguant les « bléseurs », ayant des difficultés à prononcer certains sons (on dirait aujourd'hui trouble articulaire), les « bredouilleurs », qui ne prononcent pas certaines syllabes (symptôme que l'on retrouve dans la définition actuelle du bredouillement, cf. question 19), et enfin les « bégues », qui sont « dans l'incapacité d'ajouter rapidement une syllabe à une autre ».

Au XIX^e siècle, cette définition du bégaiement sera précisée dans le *Compendium de médecine pratique* de Monneret, qui le décrit comme une « difficulté plus ou moins grande de la parole, [...] [comprenant] l'hésitation, la répétition saccadée, la suspension pénible, et même l'empêchement complet de la faculté d'articuler, soit toutes les syllabes qui entrent dans la composition d'un mot, soit quelques syllabes en particulier ». On voit poindre ici la description des disfluences typiques du bégaiement (cf. question 45).

Avec Wingate en 1964, le bégaiement se définit comme une perturbation de la fluence verbale, dans laquelle sont en cause à nouveau ce qu'on pourrait nommer des disfluences : répétitions ou prolongations involontaires, audibles ou inaudibles. Wingate ajoute des éléments fondamentaux : ces perturbations sont incontrôlables et plus fréquentes que dans la parole normalement fluente ; elles peuvent s'accompagner de mouvements du corps ; on peut observer des comportements de lutte, d'évitement chez la personne qui bégaye, une tension, des émotions négatives comme la peur ou l'embarras.

En 1982, Van Riper complète encore la définition en y ajoutant que le bégaiement peut aussi être en lien avec une réaction du sujet à la perception de la perturbation de sa parole.

Plus récemment, d'autres auteurs, comme Monfrais-Pfauwadel, mettent également l'accent sur les conséquences secondaires du bégaiement : en plus des perturbations de la parole, la personne qui bégaye modifie ses

comportements de communication, entraînant par là même souffrance psychologique, modifications émotionnelles, qui viennent altérer l'organisation du discours.

Ces définitions conduisent à ne plus simplement considérer le bégaiement comme un trouble de l'élocution mais plus globalement comme un trouble de la communication (cf. question 15).

Comme nous l'avons vu précédemment, la médecine, avec Hippocrate, s'est intéressée très tôt au bégaiement (cf. question 1), en attribuant l'origine à une anomalie de la langue. Cette manière de concevoir le bégaiement a perduré pendant des siècles et a influencé longtemps le type de traitements préconisés en cas de bégaiement.

Ainsi pour Hippocrate, le bégaiement provient d'une perturbation des « humeurs », le déséquilibre conduisant à une langue « trop sèche », d'où l'utilisation d'onguents gras. Pour Aristote, la langue est « embarrassée », « liée » ; pour Galien, elle est « trop mouillée », « trop froide ».

En conséquence, les premiers traitements ont donc cherché, soit à rétablir l'équilibre des humeurs, par des saignées ou par l'application de sangsues, soit à corriger les anomalies de la langue par chirurgie ; ainsi, furent pratiquées par exemple la section du frein de langue, des glossotomies*¹ des côtés ou de la pointe de la langue, la section de différents nerfs linguaux. Ces traitements invasifs ont eu cours jusqu'au ^{XIX}^e siècle, en raison de leur prétendue efficacité ; on imagine aisément qu'avec une parole ralentie voire entravée par l'amputation, même partielle, de la langue, ou bien engourdie par la section de nerfs linguaux, le bégaiement devait en effet diminuer ou disparaître au même titre que l'envie de parler...

Des appareillages ont également été expérimentés : par exemple, en 1817, Itard imagine une sorte de fourchette en ivoire conçue pour soutenir la langue, supposée trop faible ; en 1899, Gardner propose un dispositif permettant d'alourdir la langue afin de ralentir le débit de parole.

Puis, au cours du ^{XIX}^e siècle, on commence à concevoir le bégaiement davantage comme une difficulté de fonctionnement des organes de la parole plutôt que comme la conséquence de défauts anatomiques de la langue. De nouveaux traitements apparaissent alors, avec des exercices de diction, qui ne sont pas sans rappeler les exercices que Démosthène s'astreignait à réaliser quotidiennement (cf. question 4), et qui ressemblent davantage à la pratique orthophonique de rééducation du bégaiement (techniques respiratoires et articulatoires...).

1. Les termes suivis d'un astérisque sont définis dans le lexique en fin d'ouvrage.

En 1830, le Docteur Colombat propose une technique de modification de la parole : celle-ci doit être scandée, chaque syllabe devant être associée à un mouvement de pression pouce/index. Malheureusement, si dans les premiers jours de traitements, de nettes améliorations sont constatées, ce type de méthode, qui ne permet pas de conserver une parole naturelle, connaît de nombreuses rechutes.

Au xx^e siècle, avec l'essor de la psychanalyse, le bégaiement est considéré comme un trouble psychogène ; le bégaiement est une névrose* devant être soignée par une psychothérapie.

Plus récemment, depuis la fin du xx^e siècle, une prise en charge multidimensionnelle et individualisée est préconisée : la rééducation concerne la parole, la voix, mais aussi les habiletés de communication, la qualité des échanges avec les interlocuteurs, etc. Et surtout il s'agit moins de viser la disparition du bégaiement que celui du comportement de bègue, en redonnant des capacités de communication adaptées et positives. Nous y reviendrons dans la partie « Traitements et prises en charge ».